

JACQUELINE PASCHETTA

les terrasses abandonnées

Poésie

Jacqueline PASCHETTA  
[jpaschetta@yahoo.fr](mailto:jpaschetta@yahoo.fr)  
Tél. 0658341323  
23, rue Hôtel des Postes  
06000 Nice

Ce recueil évoque l'instant perdu, imaginé et retrouvé, les "vagabondances" dans le monde ainsi que les lieux cristallisés de l'enfance, entre légendes et sortilèges, sensations recueillies d'escapades proches ou lointaines. Il est des maisons où l'on a vécu et qui sont toujours nôtres, la poésie est la clef pour y entrer et l'on y demeure en toute liberté. Il y a de la glaneuse et de la contemplative, les poèmes caracolent sur les sentiers de montagne ou se posent sur le rebord d'une fenêtre. Etre sur le seuil de quelque chose qui s'annonce, sur une terrasse abandonnée au soleil ou à la pluie, près de la pierre qui chante ou de la rivière qui murmure sont mes lieux de poésie. *Village libre* tente de transcrire les paroles de ceux qui sont partis pour d'autres raisons que le voyage

*« Pourquoi les peintres ne s'étaient-ils pas intéressés aux terrasses abandonnées ? Il y avait là toutes les caractéristiques des Vanités du XVIIIème siècles. »*

*Sylvain Tesson - Sur les chemins noirs*

*« Le lyrisme n'est-il pas la forme la plus ancienne et la plus noble de l'étrangeté des choses ? »*

*Francesco BIAMONTI - Le silence*

## Le seuil

### I

Ce qui était beau, c'était la vieille plomberie qui grinçait, la chasse d'eau rouillée, le lavoir glacé. Tant d'heures passées à s'ennuyer.

Le léger désordre laissé par les enfants, une trace de leur passage, des repères pour trouver un chemin.

Le soir, le feu à surveiller, il fallait l'endormir en clignant des yeux. Et puis, le matin, l'écureuil dans le noyer, les oiseaux et la montagne qui se défroissait comme un coquelicot.

### II

Le lézard noir à l'aube dissipe les malentendus. J'ai rêvé d'un jeune chien tout doré, un chien de berger que je ne me lassais pas de caresser. Il était à mes pieds, fou et docile, fidèle et rassurant. Et puis d'un bébé qui était censé être mien, de père inconnu, je lui donnai un prénom ancien lu sur le monument aux morts du village, Anselme, Thérésius, doux et sonore quand sonne l'angélus.

### III

C'est un tableau, il faut se pencher, la tristesse sent l'herbe coupée, le soleil courbe sur sa nuque des flammes de sommeil.

L'acte manqué est un manqué de peu, l'acte manqué est ce qui manque

On me voulait blanche, je suis noire

C'est un voyage, il faut s'avancer du bleu au lutrin, de l'ocre au bastingage, du grenat à la Méditerranée.

#### IV

*A l'amie d'enfance,*

Le temps était notre abri, il y avait des cigales très pâles sur un livre posé sur la balustrade,

La terrasse où poussaient des fleurs des champs comme dans une chapelle abandonnée était notre scène de théâtre,

Il y avait ce coin d'ombre entre deux haies de buis que les serpents fréquentaient. Mais nous n'en avons jamais vus.

Ma grand-mère dormait l'après-midi sous le noyer, bercée par le torrent.

Le passage derrière la maison était si étroit et l'on marchait sans faire de bruit sur les pierres qui bougeaient, sans grenouille ni crapaud mais combien de métamorphoses.

Que d'amitié et de vagabondages, les rochers, l'odeur de résine, les framboises et les groseilles cueillies entre le grillage et la peur d'être surprises par le vieux bossu.

L'histoire glisse sous les paupières et le jeu revient comme des lucioles en été.

#### V

J'ai oublié de partir, un grain de folie m'a échappé du bout des doigts.

Reprenons à la racine, à l'arbre d'où le texte est issu.

Revenons à nos conversations, nous dispersâmes les cendres

De celui qui est mort avant-hier, dîtes-le lui, il ne s'en souvient plus.

Les opercules sont des portes par où nul ne peut entrer sans redessiner au préalable la spirale qui les constituait et Le dénouement s'ensuit.

## VI

J'habiterais bien dans une baraque oubliée pour dire la chose perdue, le rêve des habitants qui ne sont plus, l'usage des mots effacés, les histoires de passage, les lamentations et les rituels, le sable amoncelé entre les doigts du joueur de tambourin, les feuillages en toiture, les encres de l'écorce et la pelure des fruits sauvages, le lait de l'unique brebis, les îles aux grands lacs et aux forêts.

## VII

Elle sait qu'il va pleuvoir, mais les femmes dansent sous la pluie le prochain départ,  
La mauvaise heure, elles soupirent et reprennent le geste commencé.  
Il meurt près de la barque où hier l'enfant s'est blessé.

## VIII

Ecrivez-moi, ce ne sera pas long, l'encre va sécher, la plume est abîmée.  
Le rouge n'est pas le sang, mais l'anémone, la cochenille, la coloquinte.  
Les crocus donnent le safran, esquissez un croquis, ce sera suffisant, je saurai que vous êtes vivant, dessinez au crayon à papier l'épure d'une arabesque, un je ne sais quoi de rien du tout, un mélange de grave et de fantaisie, une note au bas de la page, une anecdote sur le dernier soleil couchant, un enjambement sur le vers suivant, une pauvre rime, une fugue qui connaît la musique, un acrostiche, un jeu de mots que je ne comprendrai pas, un calligramme, un hiéroglyphe, une lettre de vous.

## IX

Sur le sentier escarpé au-dessus de la mer, le soir, elle fredonnait la chute des étoiles et l'accent fut mis sur la dernière, la vétuste, l'incomparable, la blessée, la syllabe oubliée.

Le costume épinglé aux armures fut rebrodé d'or et de moisissure, elle sidère la pâleur de cette portion de nuit et reprend son chemin.

## X

Donnez un lustre à votre soif, un oracle à la brindille repliée, un souffle à la fournaise, une trace à l'aube épuisée, une source au flanc du rocher, une empreinte au silence, rien de funeste à cela.

## XI

Pour une fleur blanche dans un champ d'asphodèles, un abîme s'est creusé.  
Pour un grain de grenade sur le marbre jeté, la course s'arrêta.  
Elle écoutait le poète, l'aède, le devin et le bruit de leurs pas sur le sentier d'airelles,  
souriait qu'il fut tard et qu'il fallut rentrer.

## XII

Un enfant sur la plage joue de la flûte traversière  
Les mouettes répondent à l'annonce et le fou s'envole sur la frange roussie des couplets  
mélancoliques.

## XIII

Pour quelques plumes de l'oiseau blessé, il renonça à parler, ne voulut que les fruits de saison, la compagnie des chats, des goélands et des grands pins tordus par le vent.  
Il dessinait sur les galets bien ronds, doux et chauds et marchait sur la plage en écoutant l'écume qui roule.

#### XIV

Ils ont su pour l'hydre et le vent l'a emportée, ils ont su pour l'idiot et le sable l'a recouvert.

Le mur a blanchi de floraisons nouvelles, Les cistes et les cimaises en plein ciel ont suspendu les ailes des mouettes martelées.

Le blé et l'orge, le fer forgé, le maréchal frappe le sabot du cheval, le tanneur rue des oublies vide son sac, l'odeur des établis, des boulanges, des fougasses à la fleur d'oranger menace quiconque entre par la Porte Fausse un matin d'été.

#### XV

En février, des loups de carnaval courent par les ruelles, traversent les ponts, longent les berges

Un camarade vous salue et chante la venue des masques, la demoiselle au fin poignet joue du violon, assise sur la balustrade, penchée au-dessus de la rivière, seule, vêtue de marbre et de dentelles

Tandis que les fileuses tissent le lin, les tentures des îles du temps de Richelieu, d'ajours et de broderies.

#### XVI

##### **Sainte Réparate**

L'ange ébloui au sommet de la tour crie

La Sainte sur le rivage fut ramenée dans la barque décapitée.

## Les ombres portées

*« Ne rien faire*

*Sauve parfois de l'équilibre du monde,  
En obtenant que quelque chose aussi pèse  
Sur le plateau vide de la balance. »*

Roberto Juarroz

C'est une pluie de fin de saison.  
Adossée au vieux pont, elle contemple la rivière qui flambe.

Les fleurs des montagnes sont charpentées comme des danseuses de barcarolle  
Regarde la fantaisie des mousses comme des forêts et des savanes en miniature  
Un fauve y somnole et des perroquets se pavanent  
Au bord du lac les rochers sont les gardiens du temple.

Il court l'enfant de roche aux yeux mauves et aux cheveux d'aubépines  
C'est lui le robuste, le Celte confiant dans les roses, tellement heureux et tellement  
triste  
C'est elle la tête hirsute, des brindilles dans ses cheveux noirs  
Et d'un seul jet, rompue aux exercices de la mémoire.

Le mur de salpêtre porte la marque de la libellule  
Nous sommes si loin des premiers pas, je n'ai pas entendu la corde se tendre.  
Les mouettes ont volé les restes du cadavre, pour un peu je buvais l'encre violette plutôt  
que le thé fumant.

Je gravis une falaise, au sommet, un jeune homme vêtu de blanc passe et se penche vers moi, si léger que je me demande comment il va me hisser jusqu'en haut, mais dans un dernier effort, je tends la main, il me soulève comme une plume.

Nous sommes sur un chemin sablonneux, il marche, je le suis, nous arrivons à un col, d'un côté une cime enneigée, de l'autre une cabane, un refuge, nous entrons, des hommes et des femmes attablés s'entretiennent en silence. Je reconnais une langue morte depuis longtemps.

Le chemin déborde comme ferait un nid d'abeilles, on appelle ce lac Nègre  
Sa peau est ridée comme celle d'un vieillard, il n'a pourtant que mille ans  
Un musicien a joué pour lui tout un été des variations.

Les toits de tuiles de la vieille ville, les agaves, les euphorbes, les escaliers recouverts de mosaïques, les terrasses sur la mer, les genêts au goût de miel, la liseuse lit dans l'aloès comme un marbre replié, durci et doré au soleil.

Les pensées se laissent faire, elles s'alanguissent, c'est le premier soleil.

Les cahiers sont trop grands, je n'ai plus la place d'inscrire une arabesque, la coque d'un bateau qui remonte le fleuve entre les lys, une fresque que les moines ont peinte en passant et ce bouquet d'immortelles retenues par un fil de chanvre.

La fillette à la robe rouge porte un chapeau de paille, une ombre portée sur la main retient le ruban.

Le petit garçon est au centre d'une allée de bougainvillées, il attend sa mère ou sa sœur, une amie, un fruit, une éclaircie.

Nous partageons les écorces, les trames, les histoires qu'un vieil homme nous a laissées, il est parti sans rien dire mais il a déposé des herbes folles entre les tombes, entre les tuiles.

Le bassin d'eau est parfumé de fleurs de sureau et des barques en papier flottent à la surface

Il est bon de nommer la flottille et de couronner le prince, une oie sauvage devrait passer par là et donner du fil à retordre.

Le voyageur est là, celui qui dort si longtemps que pas un souffle ne parvient à l'éveiller, celui qui traverse le pont levis en une pirouette et salue la compagnie, celui qui chante si bien que les jeunes filles dénouent leurs cheveux et répandent des perles à ses pieds.

L'endormi de l'étang et le cueilleur d'impatiences, le jongleur de roses et le pêcheur d'anguilles, celui qui marche sur la pointe des sourcils et l'autre, le vendeur d'oranges, le vagabond qui brise le silence, la joueuse de flûte qui remue les cailloux des rivières et fendille les rochers, le berger qui apporte du lait de brebis, du miel et des cigales, le mendiant qui jette ses filets ruisselant d'algues bleues et dorées. Où sont-ils passés ?

C'est l'oraison d'avril, vous la connaissez ? Moi non plus, je l'imagine, une prière pour ne rien demander, ne pas supplier, une prière pour les syllabes envolées, saluer l'instant qui passe et ce sourire auquel on ne croyait plus.

Les tuiles rousses sont dérangées par le figuier, il pousse de ses bras frêles avec une force inouïe, on l'entend gémir et aux premiers bourgeons il répand un parfum d'orange et de lilas.

L'agave s'éveille et sa fleur rouge confie à la mer ses accents d'Afrique

La mouette agace le brin d'air qui souffle à peine.

Un homme nage avec lenteur.

## **Le dit de la tourterelle**

Elle est blottie contre le volet, ses yeux ronds comme des agates, penche sa tête de côté, que regarde-t-elle ? Que voit-elle ? Quel ciel s'inscrit sur sa prunelle ? Quelle surface, quel creux, quel angle s'inverse sur sa rétine ?

Son aile ébouriffée, un duvet blanc comme une dent de lait, elle sautille sur le balcon, bouscule le pied de lavande, réclame d'un air sans air, mais qui en dit long les graines de tournesol que je dépose chaque matin. Je lui parle, qu'entend-elle ? Elle me reconnaît, mais qui suis-je pour une tourterelle ?

## **Après la pluie**

Déguisée en effigie romaine, tu souffles ton haleine fangeuse  
Sur des rochers glacés d'où suinte la coulure des amarantes  
D'un gouffre du Pacifique surgit le sycomore  
L'île à la chevelure de méduse  
Le timbre nuancé qui frissonne dans les hautes palmes  
Déraisonne jusqu'aux nuages ses pluies qui n'en finissent pas.

Une eau verte sous un ciel gris  
Fouettée par la queue du serpent  
A la saveur d'un bouillonnement d'herbes et de fleurs des sables  
Des pays où il ne pleut pas

Les licornes naviguent en hauts fonds  
Un oisillon bleu est venu mourir à mes pieds  
J'aurais voulu pour lui des liserons blancs et des grappes de raisins  
Mais les rivières dévalent de montagnes sous-marines  
Des cascades dégringolent tachetées comme des léopards  
Le feulement de l'océan dans l'éclat cendré de sa pupille  
Résonne dans des forêts qui n'existent plus  
Et l'oiseau reste agrippé au treillage sans je puisse le sauver

## **Sur la fantaisie de Schubert**

Des brassées de lilas  
Un chemin que l'on dit creux  
Où des singes s'aventurent  
La lande brune  
Au front lisse et à la chevelure folle  
Les caprices du chat tigré roux  
La Bohémienne  
Qui revient dans la grande maison  
Aux parquets qui craquent  
Aux grandes fenêtres ouvertes  
Nuageuses  
A la table bien mise de dentelles et de fredaines  
Au vin bu dans des verres de couleurs acidulées  
Songez aux chandelles que vous allumerez ce soir  
Au fond du jardin  
Aux serments tressés sous la tonnelle  
Et voici que la chanson recommence  
Comme une fantaisie

## **D'une terrasse**

C'est d'une terrasse que le monde me traverse  
Que le pin et l'aloès ruminent  
Que se courbe l'aile de la tourterelle  
La mouette vole aux vagues un lambeau d'harmonie  
Le vent sirote son vin doux  
La voile s'abreuve aux larmes des oiseaux de passage

Les nuages ne sont que soupirs  
Et l'aube s'avance telle une traîne de courtisane  
Les lèvres du coquillage s'entrouvrent pour clamer  
L'oraison funèbre  
Ce passage est délicat où le rocher brise les ramures  
Le violon dans les arbres s'ouvre les veines  
La mélancolie s'en va d'un rythme effréné  
Raconter ses ivresses aux bateleurs  
La danseuse pieds nus s'offre aux cailloux ruisselants du rivage  
La musique est un lourd feuillage qui sombre  
Les roseaux de la rive se damasquent  
S'ébrouent comme de jeunes chevreaux  
Entre les racines entre les tiges  
S'élancent des fleurs d'eau  
Des notes tarabiscotées

### **Voiles et tentures**

Les voilures sont plus coupables  
Et meurtries que nos rêves dansants  
Les champs fleuris en avril  
Les battues du seigneur des environs  
Et le blé mûr à l'horizon  
De jeunes demoiselles  
Courent en jupons  
Les chapeaux de paille ondoient  
Sur les étangs comme des libellules  
Des pétales de roses sont disposés autour des verres  
De cristal de roche  
D'où l'eau jaillit de source  
J'ai refait l'ourlet de ma robe  
Les arcs en plein cintre s'évertuent à la clémence  
Vous êtes le maître de musique  
Votre redingote est de velours  
Mais votre cravatine est usée

Les voiles sont distendues  
Bleu fané  
Celui des tentures de Chine  
Les ailes de corbeau  
Laissent des traces  
Sur le sable  
Savamment replié  
Pour ne pas que l'on voie  
Que l'on devine  
L'ordre du destin à  
Ce repas où les princes sont conviés

## **Paysages**

### **I**

Il faut croire au paysage. Celui-ci s'est défait, posé là comme une bête sans parure. Les palmes peuvent danser la gigue, se courber jusqu'à terre. Les flamboyants éblouir la forêt, trouer l'océan de leur morgue de danseurs castillans. Les verts se ressemblent tous. Les bleus sont las de s'étendre. La liane envahit le muret. Seul le bougainvillier résiste.

Adieu Tropiques !

### **II**

Le paysage se glisse à l'intérieur de la gravure  
Et les hauts mélèzes sont plus doux qu'un bouquet d'avoines  
Les verts se chevauchent jusqu'au bleu pâle  
La fragile ceinture que déploie le paysage  
Vous laisse à loisir nu ou revêtu des plus belles soieries

### III

Rendez-moi les rivages abrupts  
La brindille au bord des lèvres  
Qui va méditant son chemin  
La terre sèche et parfumée  
Je dois réapprendre à courir  
Je ne sais plus que me tenir immobile avec ivresse  
Je ne sais plus me pencher aux abords  
Le paysage me rejette sur le côté

### IV

Si le vent se pose  
Il vous entend rire  
Et la sente parcourue  
Se grise de fruits mûrs  
Et le pas s'alourdit de senteurs  
La fontaine t'éclabousse au passage  
Dans le vieux puits s'est endormie la cigale  
Entre les pavés, entre les ronces marmonne le jaseur boréal  
Sans hâte les aiguilles de pins recouvrent les balcons suspendus  
Où se penche quelquefois une aimable sourcière qui dénoue à cette heure  
Les fils entremêlés de la treille lorsque s'enroulent la vigne  
Le vent des cimes et la fauvette brindilleuse  
On dirait qu'il se lève à présent et parfume  
D'étoiles la place du village  
C'est un temps de neige  
Celui de l'été  
Qui soupire

## V

A traverser, ils sont deux  
A vivre il est seul  
A marcher il est multiple  
Il écoute éparpille ses yeux  
Ses lèvres s'évaporent  
Ses mains se déshabillent  
La montagne murmure  
Et tu sais ce qu'elle dit  
Parce qu'elle ne dit rien qui vaille  
Mais chante à foison  
Incendie les ramures  
Caresse la robe diaphane animale  
Celle des pourpiers des herbes rousses  
Du silex et des agapanthes  
L'ancolie et la centaurée suivent le sentier sans broncher  
Tandis que plane le silencieux des nuées  
Royal, noir, milan ou épervier  
Buse dorée brodée de pierreries  
Sur les couleurs et les ombres  
Sur ton âme déployée  
Infiniment retirée  
De l'enclume et des extravagances

## VI

Arbres  
Rochers  
Torrent  
Un chamois  
Un lys martagon  
Qu'il ne faut surtout pas cueillir

Le lac  
Le col  
Les éboulis  
Ces pierres qui dégringolent  
La frisure des rhododendrons  
Et la myrtille au bord du chemin

## VII

Voilà tu sais  
C'est dit  
C'est dans l'échancrure du rocher  
Dans ce passage si étroit  
Que seul un enfant peut traverser  
Une fourmi vagabonde solitaire  
Parcourt le chemin qui va d'un bout à l'autre de la pierre  
Vêtue de lichen par endroits  
Couleur de pêche de mûre de sable mouillé  
Elle circule allègrement  
Civilement pour te rappeler que la seule rose  
Des montagnes est cette fleur  
Qui baisse les paupières  
Sur les eaux glacées du lac  
Qui jamais ne sera mise en bouquet

## VIII

Ce sont les araignées qui défilent  
Tiens la bestiole a compris  
Que le filet était de taille  
A assombrir sa journée  
Elle s'éloigne avec élégance et sans bruit

S'en va son chemin  
Le sorbier des oiseleurs  
Nous on disait des oiseaux  
Est rouge de frénésie tant les becs le chatouillent  
Et la grille qui nous sépare de la maison  
Que l'on disait hantée est  
Plus infranchissable que le col de Cerise  
Il existe bien ce col et nous l'avons traversé  
Mais jamais nous ne sommes passés de l'autre côté du jardin  
Celui de la maison abandonnée  
Aux serpents peut-être  
En tous cas l'araignée continue son défilé  
Elle n'en a cure des fantômes  
Elle est même un peu voisine avec ses voiles déchirées

## IX

Un jour ils me sont revenus  
Ces chemins parcourus  
Je les ai regardés longtemps  
Ils me semblaient bien dessinés  
Des courbes et des lacets  
Aucune ligne droite  
Alors j'ai replié la carte  
Et j'ai pris le piolet qui traînait  
Dans le couloir de la maison vide  
Je suis partie à leur rencontre  
Je crois qu'ils m'ont un peu reconnue  
Je l'ai su très vite  
Au frôlement des herbes  
A la tiédeur du rocher  
A la grande pervenche  
Qui me saluait

## X

C'est un lavoir près d'un muret de pierres sèches  
Où poussent l'ortie et la salsepareille  
L'eau est glacée au goût d'argile  
Plus tard j'ai appris qu'elle contenait de l'arsenic  
Mais j'aimais remplir la cruche de cette eau-là

## XI

C'est une terrasse abandonnée  
Aux fourmis et aux hirondelles  
La balustrade est abîmée  
Le ciment qui la recouvrait  
S'effrite  
De la terre fut apportée  
Et des bleuets ont poussé  
C'est une terrasse qui s'ouvre sur la vallée  
Abandonnée aux jeux et à l'ivraie  
A l'ombre des mélèzes tout raides et tout droits  
Qui cachent le soleil l'après-midi en été  
C'est une terrasse abandonnée  
Au murmure du torrent  
Qui lui tient compagnie  
Quand les enfants sont partis

## XII

C'est un passage à gué  
Si étroit qu'il suffit d'un pas  
Pour l'enjamber  
Un caillou gris bien plat et tout poli  
Sert de reposoir

On s'y arrête un instant  
Pour goûter la fuite  
Et hop la liberté  
La liberté c'est de courir à l'heure de la sieste  
De grappiller des groseilles à travers le grillage du bossu  
De se sauver à toute lenteur  
De savourer le temps perdu

### XIII

C'est une pierre noire bien lisse  
Qui nous semblait à juste taille  
Pour y grimper et se laisser glisser  
Puis d'un bond  
Nous fuyons  
Mais c'était le passage obligé  
Pour être au monde

### XIV

C'est une terrasse en bois  
Que chaque année il repeignait  
D'un vernis transparent  
Et puis un jour  
Il n'est plus venu  
Et le vernis s'est écaillé  
Les clous ont rouillé  
Le bois est devenu cendré  
Mais les passereaux y ont fait leur nid  
La mésange bleue s'est posée sur la balustrade  
La linotte est passée par hasard  
Et la terrasse a retrouvé ses couleurs

## XV

C'est une histoire ancienne  
Que fredonne la sittelle  
Vous la connaissez  
Vous l'avez croisée avant hier  
Dans un coin de soleil  
Elle lisait couramment  
Dans les cristaux de neige  
Et récitait à qui voulait l'entendre  
La chanson douce amère de l'asphodèle  
De la reine des prés  
Et tout ce que l'on a pu dire  
Et que personne ne croyait  
Sur la violette des bois  
Elle sifflait  
Non ce n'est pas permis  
Quelle épopée  
Des vers entourloupés de naguère  
Et davantage encore  
Lorsque les chemins menaient tous Ailleurs  
Et que les batailleurs de bataillons  
Vous menaient grand train dans la fanfaronnade  
La plume au chapeau  
Et la flûte en roseau  
Ils cavalaient  
Ils rigolaient  
C'était pas la guerre  
Personne n'y croyait  
Pourtant ...

## XVI

Alors il est parti  
L'homme au fusil  
L'homme à la fleur au chapeau  
Le venu de nulle part  
Le baladin  
L'écailleur de rimes  
Le porte parole de la reine des prés  
Celui qui savait tout des campanules  
Des désespoirs et des bizarreries  
Qui sifflotait sa chanson  
Comme on boit un verre  
Comme on lance un adieu  
Comme la pluie en été  
Il est parti  
Et tu as souri  
Il a éteint la lampe  
Tu t'es penchée au balcon  
Les géraniums ont fleuri  
Et c'était pas fini.

## XVII

Le ruisseau coule au milieu du village  
On dit ruisseau mais c'est une rigole  
Qui nous a bien fait rigoler  
Enfants d'une seule rue  
D'un ruisseau  
Qui nous faisait sauter à cloche pied  
Jusqu'au moment  
Où l'on mettait un pied dedans  
Et ça riait  
Et ça pleurait  
Forcément il y en avait qui étaient vexés

On l'a pas fait exprès  
Qu'est-ce que ça peut faire  
C'est pas malin  
De rigoler dans la rigole  
Quand d'autres sont mouillés  
Ce qui nous réconciliait  
C'était l'embarcation de papier  
Que l'on envoyait au fil de l'eau  
Et qui allait voyager  
Nous emmener là où nous n'étions jamais allés  
Loin c'était déjà assez

### XVIII

C'est un village haut perché  
Sur ses talons de bois  
Et ses balcons de pierre  
Entre deux torrents  
Entre deux montagnes  
Entre les cimes et le grand cèdre  
Il est rose et vert  
Gris et bleu  
Sombre en hiver  
En été les volets sont ouverts  
Alors il s'engaillardit  
Il est là au bout de la route  
Posé comme un sanctuaire  
Il ferme ses paupières  
C'est un nuage de belle saison  
Qui passe sans se faire voir  
Un soleil d'après-midi qui tarde encore un peu  
Mais le plus étrange  
Et le plus familier  
C'est son odeur  
De menthe résinée coupée d'herbe mouillée

## XIX

Son nom rappelle le Vésuve  
C'est drôle on n'y avait pas pensé  
C'est un village de la haute Vésubie  
Saint-Martin lui a donné son manteau  
Un peu déchiré par endroits  
Comme les aiguilles de ses montagnes  
Comme les ciels du mois d'août  
Par un bel orage  
Lorsque ça tonnait fort  
Que les éclairs arrangeaient la sauce  
Que l'automne entrainait à grands fracas  
Mais le lendemain  
L'été était encore là  
Tout frétilant de sa nouvelle pelure  
D'un chandail que nous mettions le soir  
Pour quelques feuilles tombées  
Il n'allait pas en faire une histoire

## XX

Il y a des fontaines  
Des figuiers sauvages  
Des églises baroques  
D'anciennes routes du sel  
Des éclats bleus dans ses reflets  
De l'ocre rouge qui se défait  
Des cristaux de neige  
Des ruelles qui s'éteignent  
Des poutres qui s'effondrent  
De vieilles enseignes  
Qui ne disent plus rien  
Des odeurs de pain

Des pavés mouillés  
Des étoiles au front  
Des lunes sans façon  
Des arcades comme dans le vieux temps  
Une place avec sa pâtisserie  
L'odeur des foins quelque part  
Des chiens et des chats qui roupillent  
Des chèvres quelquefois  
Des abeilles au coin de l'œil  
Dans les alpages des vaches  
Une Madone des fenêtres  
Elle est bien placée là-haut  
Dans sa roche percée  
Elle a pris un peu d'altitude  
Avant la grande ascension  
Il y a des lacs  
Couleurs du ciel  
Et des ciels couleurs de lacs  
Des cols à franchir  
Des éboulis et des névés  
Le regard du chamois  
Et le cri des marmottes  
Le museau en l'air  
Des chemins escarpés  
Des passages en pleine volée  
Des cairns à chaque détour  
Du vent au sommet  
Où rayonnent le safran le vert et l'indigo  
Et puis souverain  
Au moment où on l'attend le moins  
Le maître des lieux  
S'éloigne  
Avec la lenteur d'un demi dieu

## Les traces de passage

### I

Là où se heurte le battant de la porte  
La lumière se découpe en lamelles  
Que le seuil de pierre a gravées  
Sur le pommier les fruits sont encore verts  
Les sources se découvrent dans l'arc d'un vieux pont écroulé  
Alors dans l'effacement de l'ombre et le silence de l'archet  
Dans son cadre de verdure  
Le musicien se cabre  
Une branche de laurier saisit son bras et le soulève  
Il fredonne ce que l'oiseau lui chante

### II

Posé sur un lac qu'un léger sourire parvient à frôler  
Le village s'étire dans la lumière  
Seul le maître forgeron clame son empreinte  
L'ormeau sur la place  
D'un simple coup de ciseau  
Tombe une nuit de juillet face à l'échauguette  
La voûte s'affaisse  
On entend sa plainte.

### III

Rehausser un vieux mur de pierres  
Serait sans doute une œuvre  
La grille est rouillée qui mène à l'oratoire  
Ne plus fermer aucune porte

Laisser libre le seuil  
Le recouvrir au soir de feuilles fraîches  
Pour les bêtes  
Sans penser au jour qui vient  
En commençant par l'invisible  
La note sur le cuivre dans les hautes vallées

#### IV

La romance est ce clapotis que les cerisiers grignotent  
Lorsque les merles en savourent le suc  
Ce mûrier qui éteint la lumière  
Que l'ombre est douce lorsque la prairie brûle aux flammes du papillon !

Nice/Vernoux-en-Vivarais/Tahiti, 2017

## VILLAGE LIBRE

*A tous ceux qui ont passé et qui passent encore des frontières,*

### Fondation

Fondation  
D'héliotrope  
Opacité claire  
Des ruelles  
Trouées  
Des venelles  
Que le rideau entache  
De ridicules  
Lorsque les fleurs de cerisiers  
Tombent  
Sur le côté

Le village accroché à la montagne  
Tend ses mamelles et sème  
A foison le rire  
De l'enfance dénouée  
Ronde propage  
De savantes écritures

Le sorcier agite les bras  
Réconciliant  
Au carrefour  
Il s'engage à fournir  
Des preuves de l'existence

Des traces sur la neige  
Oh ! Cela fut d'ombrage  
Mais de frémissements  
Ce peu d'encre sur les feuilles

La branche de cerisier  
Le roc fond sous la blancheur

Menuet du torrent  
Toute l'enfance  
Fut rythmée de ce vivre là

Cascade  
Toutes les errances  
Sont taillées de cette eau là

Fleurs blanches  
Duvet qui colle aux mains  
Et le goût aride  
De l'infusion

## DIVERGENCE

Au coin d'une ruelle sinieuse  
Un homme hirsute  
Trancher la joue avec bonheur

Les graines noires  
Sous la cosse  
Rebondissent

Le passage  
Intéresse le chariot  
C'est le crâne rasé

Les cheveux  
La terre  
On dit la mère

Souvent juste avant la mort  
Une mort passagère  
L'opulente chevelure est coupée

Le danger est inscrit en lettres  
Italiques  
Le bois est sec

Oh ! La rencontre réelle  
Quel chemin d'âpreté  
Quelle tumeur vivifiante !

Ce qui signifie vague

Ce qui détourne  
Se trace d'un pied bien ajusté

Ce qui commence se couple  
Décuplé en ondes  
Epingles de chignon

## RETOUR

L'union de boue  
Enduit au crépi  
Cuit dans le four

Etant principe  
De pluie  
Chaude dans la terre molle

La marche est le seul attrait  
L'apparence est repoussante  
De l'homme à la béquille

Affreux leurs manches déchirées  
Les mains ridées  
Les moindres sinuosités de la terre  
Sèche

Dans le retour  
C'est la réunion qui tisse les fils  
Le dessin du cyprès et de l'aubépine

Le trouble déborde  
Sur un rocher le lézard  
Se met en route

La femme est debout

Ecrivant cela  
Défait l'ourlet

Parle aux chênes  
Aux brindilles  
A l'avoine farfelue

Cités  
Répandez vos orfèvres  
Sous les porches

Elles attendent  
La marche un peu plus haute  
Usé est leur siège

## PAUSE

Sentinelle  
Tu es sur le passage  
Chastement vêtu

Le retour  
Dans la vallée  
Au sommet le recueillement

Dans les bras de la rivière  
Dormir  
Veiller sur la berge

Si cela se dit  
Ne le gaspille pas  
Attends qu'il soit l'heure pour le taire

C'est dans le noisetier

Qu'il aimait se reconnaître  
Et s'entendre appelé

La racine  
Est une période  
Que l'octave du dessus reprend  
Au bas de la figure

Sous le boisseau  
La flamme s'interrompt  
La parole continue

L'aveline craque sous la dent  
De l'oiseleur  
Fugueur d'enfants

## PASSAGE

Entre deux rochers  
Etroits  
Aucune nostalgie  
N'est laissée derrière soi

Sur le perron  
Le vent  
Le pollen juché  
Sur un vieux matin

Tôt très tôt  
Elle attrape au vol  
Une dérobée d'abeille

Légère teinte  
Au bord des cils

Présage d'un trait ferme

Garder son cap  
Mais sur terre  
Garder sa coiffe  
Sans se laisser décapiter  
Ou dérober

A Pâques les fontaines  
Au goût de menthe  
Le voyageur ne dément pas

Trois sauts sur les cailloux  
Les bras en croix  
Riant aux lèvres

## UNION

Elle d'un autre  
Sans savoir  
Qu'il est mort

Il suffirait que le regard s'ouvre  
Pour apercevoir  
Les cérémonies du forum

Ou les assemblées sauvages  
Un brin de houx piqué  
A son chapeau

Lui d'une autre  
Sans savoir  
Qu'elle est morte

Dans le voyage  
Accoutumée à danser

Courbe nuit  
Courbe entière  
D'une gorge tranchée

Le vert est si tendre  
Que le socle s'est brisé

Ceux là mêmes qui le dévoilèrent  
Qui disent deux mots en l'air  
Au même moment  
L'envol de deux bateleurs  
Ils sont jongleurs de père en fils  
Elles sont troubadours  
De bouche à oreille

## **DISTORSION**

Le rideau laisse apparaître  
La forme indécise  
Il voûte le trait  
Et l'ombre l'avale

L'herbe envahit la maison  
Les salles sontensemencées  
Le boudoir est en plein champ

Il est dit qu'un couloir est réservé  
A l'orge perlé  
Des étoiles se glissent dans le tas  
De foin

Une fois que les cheveux sont emmêlés  
C'est trop tôt pour prendre la relève  
Les ponts sont coupés

Le passage à gué  
Tout parsemé de genêts

Se lève d'un mouvement  
Que le joueur de fifre accompagne  
Et s'ouvre l'anse de l'osier

Le balcon  
Tout dépenaillé  
Juste à côté d'une sente  
Qui remonte au village

Le passant  
Séjourne très peu  
Se retire  
De pierre et de végétal  
Faible et si tenace  
Senteur d'humus

L'escalier  
Détourne de la voie  
Principale  
Débouche sur la terrasse  
Couverte de lune

Les rives sont accessibles  
Elles s'ouvrent  
Imprévisibles  
Sur des vestiges

Les gorges sont étroites  
Les poignets taillés  
Les ventres creusés  
La vase où il s'enfonce  
La rivière  
La mer  
Le filet d'eau

La place est ensoleillée  
Elle s'élance en berceuse

L'humeur douce et vorace  
Que le vitrail boursoufle  
Exténue et entonne  
Le chant  
Le pas règle la mesure  
Le chemin  
Modifie l'accès à la forêt

La route du sel  
Les ânes battant pavés  
Empierrement  
Fredaines  
Ohé fort  
Mousse du ruisseau  
Rigollement de la guêpe

Le cuir  
La peau  
La casaque bridée  
L'infatigable arpenteur

On rebrousse  
Débroussaille ô  
Ripailles devant  
Saint-François  
Un cyprès harangue le chat dormeur

## FRONTIÈRE

Front  
Tiers  
L'autre lieu  
Ici la ligne monte  
Et redescend dans le creux de vallée  
La nuque brisée  
Le pas franchi

Entends l'âpreté du sens  
L'odeur du jasmin  
Réveille  
Celle qui devant l'entrée  
Accueille les égarés  
Elle lui rappelle le salon ligure  
La flamme des coteaux

La main écarte l'unique  
Voilage  
Laisse à jour  
Celui  
Qu'elle contemple partir

En bordure  
Bord dur  
Ligne épaisse  
Boursouflée  
S'attend au pire  
Le pas franchi  
Sans retour

Les Romains constructeurs de routes  
Les autres  
Marcheurs  
Diseurs  
Baladins  
Bâtisseurs  
Bitumeurs

Plâtriers  
Les murs sont blanchis  
Et le bougainvillée en dérobe les  
Failles  
Unique objet  
Rosement des figurines  
Illustrateurs de lettres

Livres trouvés  
Dans les décombres  
Graviers comme grains de poivre  
De couleurs  
Le seuil est tranquille  
Où marchent les lézards

## MARCHE

Embellir les pieds  
La marche  
Le plein et le délié  
La fenêtre qu'il enfin  
Ose ouvrir  
Sur la place animée

L'un avance  
Déjà là-haut sur le sentier  
La face  
La forme juste  
Le trempage  
La teinture dans la masse

Le Diable au bord du puits  
En eut la queue coupée  
Boire à la cruche  
L'eau fraîche

Et non la pomme croquée

Margelle ma belle  
C'est drôle il s'arrête  
A regarder la femme puiser  
Qu'il s'abreuve  
Et s'étonne d'y voir clair

Au geste qui la touche  
L'image dans l'eau  
Danse en son cercle  
D'humide et de sec  
De déployé et de clos  
De profondeur et de surface  
D'ouvert et de souterrain

L'eau que le ciel chatouille  
La fait sourire encore

On disait qu'enfant  
Elle risquait de casser la cruche  
Elle l'a bien un peu ébréchée

Le puits et l'arbre  
Ont à se dire  
Au sujet des oiseaux  
Se creusent et se rident  
Et pâlisent de n'en plus rien dire  
Faute de plumes

Dans la marche  
Il y a le nid  
Brindilles et fleurs coupées  
Mâchonnées

## CONSTRUCTION

De fils tendus  
De roseaux et de pierres  
D'épaves  
D'argile  
De brisures de verre  
De sens émiettés  
D'attente  
Celle de l'oiseleur  
De cueillette  
De drap étendu  
De terrasse au soleil  
La feuille de citronnier  
Ecrasée entre les doigts  
Jouer de l'amulette  
De la viole de gambe  
Le fils  
Celui dont la démarche est la plus  
Souple  
L'inattendu  
Ne sait rien du vertige  
Ténu des fils de soie

Le hanap a forme d'oiseau  
L'horizon a plein temps de diluer  
Le chant murmuré  
A voix grave et haute  
Il rit prêtant l'oreille à l'écho  
Retourner d'où tu viens ?  
Tu ne réponds pas

C'est la mandarine  
Que tu tiens dans la main  
Au pressoir  
L'écorce poreuse  
Petits trous juteux

Tes yeux pleurent  
Et ta bouche bientôt  
Et tes lèvres de vieillard  
En savourent les gouttes

Ce premier baiser  
Toute la rondeur du souvenir  
S'inscrit dans l'arcade

Gravure  
Morsure du stylet dans le bois  
Blessure au passage  
Tu réajustes  
L'instrument sur l'épaule

L'écorchure de l'archet  
La veine blanche dans la carrière  
Au fond du lac  
La bague offerte  
Jetée au chevalier  
Tu enlevas la jeune fille  
Dans un soupir à la lune  
Elle te suivit  
L'histoire de l'aïeul  
Accrochée au chèvrefeuille  
Au volet rabattu  
A la tonnelle  
Au bord de la coupe  
Dans la cruche en terre

## ETAPE

Les pinceaux  
Le vide  
Toutes les lignes  
Les pétales  
Le cœur de l'orage  
L'adret et l'ubac  
L'odeur mauve des figuiers

Il escalade et atteint le nid  
Tend la main et surprend  
La plume insigne  
L'écritoire de paille tressée  
Le sens du mot  
Fou de joie  
Le trait médian  
Le noir et le bleu  
L'or perdu de l'hirondelle

La phrase de liaison  
Le recueil de l'oiseau libre  
Tracé dans l'aubier

## SEUIL

Une feuille détachée à la porte de brume  
Le seuil de pierres  
Et le bois de la poutre bourgeonne

Badigeonné de pulpe de fruit  
Le lieu est marqué  
De feu

De vent  
De liqueur dans les vases  
A peine soufflés

Là où l'entaille est faite  
Le pas le soude et le dissout  
A sa matière humaine  
Et l'emporte hors de soi

Si l'autre le salue  
Il est sauvé  
S'il l'ignore  
Il sera boiteux

A l'entrée des cours  
Des châteaux  
Les portes que l'on disait cochères  
Auxquelles il s'appuie  
Un instant  
Les maisons de maîtres  
Hautes parce que voûtées  
Lui barrent le chemin  
Sauf si celle que l'on voit  
Naître  
L'accueille  
Maintenant

## L'ENTREE

L'accès est interdit  
Passablement neutre  
Mais le couloir  
Dit le mal de l'autre  
La sépulture annoncée  
L'ouvrage de la femme

Laissé de côté  
Un fil de coton en suspens  
Dans la chambre  
Il n'ira pas si loin  
Par la fenêtre  
Quelle est cette soudaine étendue  
Il l'aperçoit  
Celle aux cheveux noirs  
Qui comme lui  
Vient de l'autre vallée

Mon luth  
Mais la lumière s'est éteinte

Il pourrait pénétrer dans la chambre  
De l'esseulée  
Mais la blondeur lui fait mal aux yeux

La pâleur des prunelles  
Il sculpte dans le bois  
D'un coup de canif  
L'ovale du profil  
L'inventé  
Dans la sève

Il salue  
Cherche du travail  
Quelle roue  
Pour celui qui la fait tourner

Il prend  
Ce qu'on lui donne  
Plâtrier  
Tailleur de pierres  
C'est toujours un sillon  
Que l'homme assermente  
Il peut sourire

La frontière se dessine  
D'une bosselure  
D'une cicatrice  
Et il veut bien  
Qu'elle soit bleue  
Enflammée  
Rougie  
Tisonnée

## VOYAGEUR

Il veut bien  
Briser le sceau  
Ravager le nid  
Devenir aveugle  
A condition  
D'accomplir  
Le trait de lune  
De laisser traces  
De céder un nom  
Quelque part

Ne plus connaître  
Abandonner  
Tendre les doigts écartés  
Vaciller  
Mais il réclame le souffle  
Le pollen  
La promesse

## PARCOURS

Le jeune homme est instable  
Léger  
Sur les pierres sonores  
Le vieil homme commence son voyage  
La neige lui cale les reins  
Le rocher reprend à la source  
La cascade rit de l'archer  
Il joue lui de son murmure

Après le passage  
A cloche pied  
A menu  
A mesure  
A même de dire son nom  
L'autre vertu  
L'autre tentation

Ils ont élevé les bras  
A la terre  
A la mer  
Rejeté l'épaule  
Le front  
Le pas a précédé l'autre

Le chemin n'est pas un chemin  
On s'y enfonce  
On le martèle  
On le siffle  
On l'entend la nuit  
Battre aux tempes

La main qui s'enracine  
Hurle à toutes volées

L'escalier  
Celui que le vieux fait gémir  
Ou chanter selon la saison  
Fait glisser les doigts  
Sur la rampe  
L'homme a souvent imaginé  
Le spectacle

Les pas de danse  
Empreintes de l'homme feu  
De l'homme sage

## VIVRE

Ainsi  
L'avancée  
Le bâton de pèlerin est une icône  
Une idée lui traverse les reins  
La bouche  
Renverse la tête de peur de l'avalier  
Un peu d'eau pour cracher ses vœux

Libre  
Comme on est lourd  
Lorsqu'on ne sait plus qui vous attend  
Soudain le sang prend relief de fautes non commises

Ne pas enterrer le secret  
Le divulguer  
Sans cesse  
Par les lèvres

L'aède déclame  
Les pentes rocheuses  
Les cimes enneigées

Les forêts  
Le lichen sur le rocher

Le galet pour un torse  
Des fougères pour les cheveux  
Des amandes pour les yeux  
Et deux coquilles d'escargot pour  
Entendre

Il ne fait plus un pli  
Le tissu de sa tunique est lustré  
La ceinture bien ajustée  
Traverse à grands pas  
La ligne de frondaison

Nice, Été 2011

## Annexe

*Libre* : Hameau de 200 habitants, dispersé sur la rive gauche de la Roya, dépendant de Breil depuis son annexion à la France en 1947. Clocher quadrangulaire à baie unique, coupole à tuiles multicolores, petites tours aux angles. Belle vue au nord sur le Scandail et la Nauque et la vallée de la Roya. Se rendre au petit promontoire à l'ouest de l'Eglise.

Altitude : 473 m. à l'Eglise.

Vincent PASCHETTA  
(NICE et RÉGION - 1962)

Le nom de ce village perché au-dessus de la Roya lui fut donné car sur l'autre rive dans le village de Piène Haute, il est un château en ruines qui fut aussi une prison. Les prisonniers qui parvenaient à s'échapper dévalaient les pentes abruptes, traversaient la rivière qui servait de frontière entre le Comté de Savoie et Gènes, escaladaient l'autre versant et se retrouvaient libres dans le village d'en face.

## La roche et la mousse

*« Le tremblement d'un pétale quand une goutte de pluie le heurte : c'est une vibration que je cherche dans l'écriture, l'imperceptible inquiétude de l'âme en paix. »*

Christian Bobin - *Un bruit de balançoire*

Une flaqué d'eau au creux d'un rocher. Aucun océan ne m'a davantage rempli les yeux.

L'histoire n'est rien, elle nous mène toujours au même endroit, ce qui fait vivre c'est le tracé de la libellule.

Les herbes au bord de l'eau frétilent comme des bans de sardines argentées.

Qu'est-ce que le nom ? Une épine du pied que l'on va passer sa vie à retirer.

L'enfant sage est le plus vagabond mais il n'a pas besoin de courir, il peut guetter la liberté dans le vol d'un papillon.

On cherche un abri, il est à côté, si près qu'il nous arrive de le manquer et de parcourir le monde sa vie durant sans jamais entrer nulle part.

La bifurcation est une petite sente dans les broussailles, on la devine à une aile d'oiseau tombée, une branche de rosier sauvage, l'odeur de la mousse.

Des cailloux sur la rive, blancs, noirs, doux et brillants s'aventurent à la rencontre de l'eau qui leur murmure que le voyage sera long. Vont-ils s'offrir au courant ou demeurer sur la rive ?

Retourner à la solitude, à la source, aux racines, s'y retirer, se réjouir de l'éclat d'un caillou de rivière luisant comme une pomme que l'on frotte sur la joue, le seul diamant que l'enfant croque.

Les murets de pierres rongées par la mousse sont restés là comme des totems. Ils ont dessiné leurs armoiries, des lys extravagants, des mandragores et des figures de gargouilles dignes des cathédrales.

Parfois une ombre passe sur le bouquet de jasmin, l'oiseau se pose sur la rambarde de la terrasse. Quel est celui qui cligne de l'œil ? Un lézard de la vieille école, je le connais, il est une virgule rendue vivante par la poussière ensoleillée.

L'intérieur de la maison a des tomettes rouges, l'ombre est celle des persiennes, la fraîcheur doit tout à l'été.

Des fresques retrouvées sous le plâtre, voici des grappes de raisins, la feuille d'acanthé dans sa frise, la poudre d'albâtre sur l'aile de la colombe, l'éclat de cinabre sur l'abricot.

Sur le vieux parquet le pied nu se pose comme le doigt sur la touche de piano, une note s'éveille comme au berceau un léger gazouillis. La tendresse est peut-être la plus haute tension de l'être pour jouer cet accord.

L'enfant pose ses mains sur les murs. Plus tard, il les posera sur la roche que le lichen adoucit comme un velours au départ des grandes marches vers le sommet.

C'est la note la plus douce, ce feuillage penché sur la source.

Qu'importent les voyages. Je n'ai jamais quitté un muret de pierres sèches couvert de mousse. Tous les paysages sont déjà là.

Parcourir un chemin de montagne dans l'air frais d'un matin d'été fut une aventure plus intense que tous les vols de long courrier.

Pourquoi partir ? Pour un matin pousser la grille d'un jardin avec la même stupeur que l'enfant le premier jour des vacances et goûter la joie dans un grain de raisin dérobé.

Ce qui est étrange, c'est que les chemins interdits le sont toujours, la crainte est la même et l'amie qui vous donnait le courage d'avancer n'a pas pris une ride.

Glaner des mots comme on cueille des fleurs, comme on ramasse des fruits, mais les fleurs se fanent et les fruits pourrissent. Je me retrouve les mains nues. C'est par là qu'il faut commencer.

Il y a plus de crainte dans l'amitié que dans l'amour. L'amour est cuirassé, l'amitié est sans carapace, elle se blesse à la moindre égratignure.

Peu d'événements, finalement peu de choses : un petit chat tigré roux a dévalé la pente herbeuse derrière la maison et s'est frotté à mes pieds. Nous nous connaissions depuis longtemps.

Le monde s'est dessiné il y a des lustres sur la mousse qui recouvre la roche, c'est là que les sorcières lisaient les songes et les fées les oracles.

Il n'est que de poser ses mains sur la mousse du rocher pour sentir le vent des steppes et le bruissement des antiques frondaisons.

Le soleil traverse les persiennes à demi closes et tracent sur le sol des rayures bleutées, une jeune fille très pâle joue du piano. Un bruit de porcelaine, les tasses à thé que l'on range à l'office, un courant d'air fait claquer un volet. Ce qui est émoussé donne à rêver. Ce n'est pas l'ombre du passé, c'est sa lumière.

Le vent consacre des heures à contempler les rides qu'il trace sur le lac.

Le tremblement d'une vie répare l'infini.

C'est le roseau qui fait vibrer le lac gelé.

Des flocons de neige endolorissent les fleurs de cerisier.

C'est à l'instant même que les histoires se murmurent dans les sous-bois, lorsque la main effleure la mousse, il n'est plus que de songer.

L'histoire s'atténue, un fil de soie entre le seuil et l'horizon.

Les désirs sont moins vifs, moins tendus sous la peau, ils se posent avec délicatesse sur la balustrade. C'est un ruban de velours entre les mains d'une passementière.

Tahiti - Nice, 2019

## Galets

*« Si nous pouvons penser l'univers, c'est que l'univers pense en nous. »*  
François Cheng - *De l'âme*

*« Il y a des profondeurs qui mentent et des légèretés qui ressuscitent. »*

*« Il faut aller d'un pas plus légers que la poussière. »*  
Christian Bobin - *Carnet du soleil*

Elle ne peut abandonner ses fleurs ni les piments rouges  
Un frisson d'être comme une pelure d'oignon.

Si la rivière déborde, on le dira à l'épervier.

Entendre l'univers se glisser entre les doigts comme des grains de sable.

A l'infini nul n'est tenu, il préfère voir pousser les Belles de nuit.

Les baies noires sont mortelles, le papillon s'endort.

Le cerisier est mort. Cette fois-ci ce n'est pas l'ancêtre qui est tombé de l'arbre  
mais l'arbre qui a rendu l'âme.

Ce qui est doux nous entraîne loin des sources, près des décombres où croît l'oranger.

Ce qui est rude nous ramène sous l'écorce, dans le duvet sucré des racines.

Elles sentent la résine, le pain brûlé et le camphre, les immortelles.

Vous êtes les fous et les hirondelles vous décoiffent au passage, elles attendent le passage des hérissons, seuls maîtres à bord de ce grand naufrage.

Il secrète de la résine bleutée pour panser ses plaies l'arbre aux fruits rouges.

Il a plu et les roses sont bien pâles

Le chant n'est pas celui du cygne mais de la linotte qui n'a jamais perdu la tête.

Il est un sentier bordé de mûres qui tachent les yeux pour toujours.

Les brumes sont rousses, la montagne est bleue

Les aiguilles de pins filent la laine de toutes les brebis égarées

La jeune fille a perdu son soulier de cire au soleil de novembre

Les noix contiennent tous les détours et les soupirs

Sa chevelure s'emmêle aux broussailles et répand un parfum d'orage.

Il marchait la tête en l'air

Attrapant au vol une plume de faisan

Une perle bleue, un brin de bruyère

L'enfant sauvage ignorait les remparts de la ville.

Le village est perché sur un escabeau  
Le torrent débaroule jusqu'à la mer  
Les chemins muletiers partent en cavale  
Les enfants jouent dans la rigole  
Ces enfants-là lorsqu'ils partent un matin de grande amertume s'embarquent pour toujours.

Les galets s'arrondissent pour être plus polis.

La neige sur les toits crépite comme un feu  
Le village est enrobé de nuit  
Ses fenêtres pétillent comme des lucioles  
Un chat noir parcourt les ruelles en souverain  
On entend au loin les syllabes d'un train  
La rivière s'ennuie en vagabonde  
La crue est attendue pour demain.

La route a la gorge enrouée  
Les murets sont troués de prairies  
Les galets de la Roudoule<sup>1</sup> tintent comme des cloches tibétaines

Les galets en disent plus long sur la mer que les vagues  
Ils sont à rude épreuve

Cinq galets plats forment une pyramide sur le balcon  
dévalés d'une rivière lointaine  
En réalité ils n'ont pas bougé

Si on laisse passer le temps, il ne mord plus.

Puget-Thénières - Nice, 2020

<sup>1)</sup> *Petite rivière qui traverse Puget-Thénières, un village des Alpes-Maritimes*

## Notice biographique

Jacqueline Paschetta est née à Nice le 13 avril 1958. Elle a fait des études de lettres, a enseigné seize ans dans les territoires d'Outre-mer ; La Nouvelle-Calédonie, Mayotte, Wallis et Futuna et récemment Tahiti où elle enseignait également l'histoire et la théorie du cinéma à l'Université de Polynésie.

Son premier roman Histoire d'Octavie qui raconte la vie d'une jeune fille à Nice au début du XXème siècle a été publié aux éditions Petra en juillet 2017.

Elle a écrit trois recueils de poésie : L'or et l'Ombre publié aux éditions La Pensée universelle (1984), Les Prunes de Pompéi édité à compte d'auteur en collaboration avec Florence Giuliani, plasticienne, dans le cadre d'une exposition intitulée « *Territoires* » (Peinture, installations, poésie) en 2007 et Les Terrasses abandonnées rédigé entre 2011 et 2020.